

Le jour où... Un cinéaste espagnol a ruiné les casinos

Cinéaste culte, **Gonzalo García Pelayo** a arrêté le cinéma dans les années 80 pour se reconverter en joueur professionnel. Résultat : deux millions d'euros gagnés dès les premiers mois. Et puis...

Par Fernando Ganzo



Fashion week espagnole

Printemps 1994.

La nuit est déjà tiède au moment où Gonzalo García Pelayo pousse la porte d'un casino madrilène. Sa garde rapprochée est composée de son fils aîné et de quatre de ses seize frères. Le chapeau de cow-boy de son frère Javier, posé sur un bandeau masquant son œil gauche mort, se reflète sur le sol en faïence du hall. Avec sa moustache à la Zappa, c'est le plus désinvolte de la bande. Mais lui comme les autres sait exactement ce qu'il a à faire. Les Pelayo s'approchent de la roulette. Gonzalo a le poignet robuste et le geste résolu, comme un cavalier montant sur un cheval sauvage après l'avoir maté. Mais alors qu'il va pour jouer, le personnel de sécurité s'approche de la table et l'arrête. Toute la famille est invitée à quitter les lieux sans tarder. Il faut dire que le directeur de l'établissement a de quoi se méfier : les Pelayos ont déjà plumé la totalité des casinos espagnols, façon *Ocean's Eleven*. Ils en sont précisément à deux millions d'euros de gains cumulés. Des types tellement efficaces que les boss des casinos, en réponse, on développé des roulettes spéciales, « les

anti-Pelayo ». Parfaitement illégales, ces machines se sont déjà répandues aux quatre coins de l'Europe, et même jusqu'à Las Vegas, où la famille espagnole commence à faire peur. Après plusieurs mois d'effolement, on y est donc : les Pelayo sont mis hors d'état de nuire. Ce que personne ne sait pourtant, c'est que le caïd de cette bande, leur cerveau, est un sacré cinéaste.

120 pays, des centaines de femmes

Élevé dans un lycée huppé de Séville, Gonzalo García Pelayo semblait paré pour intégrer les hautes sphères économiques et politiques espagnoles. Mais dans les années 70, il plaque tout pour partir à Paris et sa Cinémathèque. « La France serait un pays merveilleux s'il n'y avait pas de Français. J'étais le seul à être là à chaque séance chaque jour, et en dépit de ça, on me faisait sortir de la salle à chaque fois pour acheter le billet juste avant la séance suivante », peste-t-il au

souvenir de cette époque. De retour en Espagne en 1975, Pelayo accouche d'une œuvre unique. Pour son premier long métrage,

Manuela, il travaille avec des acteurs de la taille de Charo López ou Fernando Rey. Pelayo adapte un roman de prestige pour construire un film formellement révolutionnaire, qui rappelle l'esprit de certains cinéastes américains de l'époque. Mais fatigué par la lourdeur des conditions de tournage, et malgré le succès public, il décide ensuite de passer à des productions beaucoup plus libres. *Vivir en Sevilla* (*Vivre à Séville*) passe ainsi pour l'une des œuvres les plus insolites de l'histoire du cinéma espagnol. Un essai aux multiples visages autour des rapports de couple, un chant d'amour à une ville, une lumière, un temps, et surtout le portrait de tous ces singuliers personnages, *bigger than life*, qui peuplaient alors Séville. Un peu comme si Eustache ou Godard avaient grandi en Andalousie. Hélas, le grand public ne semble pas très réceptif à ses audaces formelles. En 1983, le cinquième film de Pelayo, *Rocío y José*, met un point final à sa

Collection personnelle Gonzalo García Pelayo

courte filmographie. Après quoi, Pelayo se reconvertit en journaliste, producteur musical, et manager de toreros. Arrêter le cinéma est aussi l'occasion de s'adonner à sa pratique favorite : le sexe. « Pendant tout le temps où j'ai tourné des films, aucune femme n'est venue me rendre visite pour me dire : "J'aime bien ce que vous faites". Si le cinéma ne sert pas à ça, alors à quoi ça sert ? » Interrogation d'autant plus légitime que Pelayo défend le principe que « contrairement à ce que l'on pense, la quantité est plus importante que la qualité ». Et le met en pratique, en couchant avec un tas de prostituées dans un tas de pays. Il estime ainsi avoir visité 120 pays et avoir eu des rapports charnels avec des femmes de 70 nationalités différentes. « Restent des absences que j'aimerais bien pouvoir combler. Je n'ai jamais couché avec une Japonaise, par exemple. Mais j'ai couché avec une Zouloue ou une Maorie ! Le cas le plus drôle que j'ai trouvé, c'était une Ouzbek-Nord-Coréenne. C'était fantastique : elle avait les deux communismes mélangés dans un même corps ! »

Des aveugles et une Dream Team

C'est aussi durant ces années post-cinéma que Pelayo, en compagnie de sa famille, trouve la clé pour mener la vie dont il a toujours rêvé : arriver à être plus malin que les casinos. Postulat de départ : parmi tous les jeux du casino, la roulette est l'un de rares à ne reposer que sur le hasard. Mais certaines contraintes physiques – le geste du croupier au moment de jeter la boule, et comment cela peut user la surface de la roulette, le matériel avec laquelle cette dernière est construite, une éventuelle inclinaison du sol du casino, qui n'est pas toujours parfaitement horizontal... – peuvent entraîner des « tendances » vers certains numéros. Si Pelayo était allé à Paris pour apprendre le cinéma, Las Vegas est incontestablement la destination idéale pour étudier les règles cachées de la roulette. La méthode prend forme : après avoir observé et noté environ 5 000 lancers dans une même roulette, les données obtenues permettent de remarquer des numéros qui reviennent fréquemment. « La chance a des limites que les mathématiques peuvent



“Une roulette où ta formule s'avère efficace n'est plus une roulette : c'est une caisse d'épargne.”

découvrir », tel est le mantra de Pelayo. Plus cet autre aphorisme : « Une roulette où ta formule s'avère efficace n'est plus une roulette : c'est une caisse d'épargne. » Les cahiers de notes et calculs de Pelayo forment une base de données démesurée et incompréhensible. Et une formule mathématique qui permettra aux Pelayo d'établir quel montant il faut mettre et combien de fois, toujours au même numéro, pour obtenir à la fin, à tous les coups, des bénéfices. Le jeu a commencé. Très vite, la famille se révèle plus maligne que les casinos. Pendant l'été 1992, après quelques nuits de jeu à Madrid et Barcelone, les Pelayo amassent un demi-million d'euros (« Un été inoubliable, et en plus on a vu la Dream Team aux Jeux Olympiques ! »).

Depuis que les casinos l'ont trucidé, Pelayo a laissé tomber la roulette. Mais croire qu'il n'a pas su rebondir serait mal connaître le personnage, incapable de rester bloqué sur une seule idée trop longtemps. « Je n'ai pas de personnalité : le dernier argument que j'entends dans une discussion me convainc toujours. Je viens de lire, émerveillé, Mon dernier soupir, de Luis Buñuel, et maintenant j'envoie la possibilité que rouler de coups un aveugle dans la rue soit moralement bon. Et j'ai été supporter de cinq équipes de foot différentes : Betis, Séville, Real Sociedad, Barcelone, Real Madrid, encore Séville puis maintenant de nouveau Barcelone. » En ce moment, Gonzalo l'assure, il est « en train de vivre une des périodes les plus heureuses » de sa vie. Non seulement son aventure dans les salles de casinos a été adaptée au cinéma dans *The Pelayos*, mais en plus, il est l'objet d'un réel retour de hype, comme on dit : rétrospectives dans des festivals et filmothèques, interviews... À tel point qu'il prépare un nouveau film, dit-il. Parallèlement, les Pelayo traversent une phase poker. Un jeu dont la morale est simple : si tu es plus rusé que ton adversaire, tu as de fortes chances de le vaincre. La famille assure que, avec une heure de jeu *online* par jour, on peut gagner entre 4 000 et 9 000 euros par mois. Les paris sportifs seront peut-être leur prochain terrain de jeu. Gonzalo a-t-il déjà trouvé sa méthode ? « Pas encore, mais on est sur le point de la découvrir. » ●

Propos recueillis par FG